

Brèves littéraires

Brèves

Écriture et liberté

Louise Deschênes et Andrée Dahan

Numéro 75, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes, L. & Dahan, A. (2007). Écriture et liberté. *Brèves littéraires*, (75), 63–66.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Louise DESCHÊNES
Andrée DAHAN

Écriture et liberté

Laval, le 5 novembre 2006

Chère Andrée,

Nous abordons aujourd'hui un sujet difficile, plus intime, plus complexe : les barrières intérieures et extérieures qui influencent le travail d'écriture.

Comment ne pas commencer cette réflexion par la question éminemment cruciale du temps. Temps pour la profession, la famille, les obligations de la vie courante et ce qui en reste pour l'écriture. Du temps volé, en quelque sorte. Du temps pour la solitude essentielle au cheminement de l'écriture. Parfois, je me dis qu'il s'agit presque d'un prodige que je puisse écrire avec si peu de temps. Je glane tous les moments que je peux, renonce à certaines activités, à certaines sorties, pour pouvoir consacrer quelques heures de plus à l'écriture. Pas une vie normale quand on y pense. Mais, comme je n'ai jamais eu d'idée sur la normalité, le jugement des autres ne me préoccupe pas vraiment. Je pense souvent à la retraite et j'imagine ce moment comme une libération des contraintes liées au travail. Et, pourtant, certains me rappellent que je travaille dans le domaine des livres. C'est vrai. Bibliothécaire, j'ai la chance de voir passer tant de livres que cela, au fond, me donne le vertige. La production est effarante et les styles se multiplient. La différence toutefois est de taille. Ces livres, je les traite dans le but de les rendre disponibles pour les lecteurs. Je ne fais qu'effleurer leur contenu et la plupart sont bien loin de ce qui m'attire en littérature.

Il reste beaucoup de chemin à faire pour que le métier d'écrivain soit reconnu comme un véritable métier. Les écrivains qui vivent

de leur plume se comptent sur les doigts de la main. Même des auteurs reconnus doivent s'astreindre à des emplois ennuyeux pour simplement vivre un peu décemment. Et beaucoup ont renoncé à posséder une maison alors qu'un lieu à soi joue un rôle essentiel dans l'écriture. Que serait un monde sans la littérature, cet espace ouvert sur l'imaginaire ? Alors pourquoi ne pas offrir aux écrivains les conditions favorables à la pratique de leur art ? Deuxième barrière extérieure : le manque de reconnaissance et de soutien de la part des gens travaillant dans le monde des livres : éditeurs, libraires et autres. Difficile de recevoir la lettre type de refus sans autre commentaire que : « le texte soumis ne répond pas à la politique éditoriale ». Je comprends que les éditeurs manquent de temps, qu'ils sont souvent débordés par le nombre de manuscrits, mais il ne s'agit pas d'un domaine comme un autre mais de l'expression de la pensée et de l'imaginaire d'une personne.

Les barrières intérieures sont plus difficiles à cerner, tu en conviendras. L'assurance d'une personne, son degré de confiance tout comme son imagination sont indissociables de son histoire personnelle, des drames comme des bonheurs qui l'ont constituée. Dans mon cas, je dirais que chaque livre édité est comme une victoire sur le silence qui a empoisonné mon enfance. La parole est chargée de sa limite même. Devant certaines émotions, le silence s'impose et écrire devient presque un pari, celui de repousser un peu plus, chaque fois, cette frontière.

Comme beaucoup de femmes, une grande pudeur m'habite et contourner cette forme d'obéissance aux conventions sociales relève du défi. Défi difficile puisqu'il faut prendre conscience des tabous et des peurs qui nous paralysent parfois.

Je te laisse donc la parole, maintenant. Et je sais que tu sauras puiser dans ton histoire personnelle pour évoquer à ton tour ces barrières qui entravent l'écriture mais sans lesquelles, je crois, l'écriture ne serait pas ce qu'elle est : une quête.

Louise

Chère Louise,

On n'écrit pas sans contraintes. Il y a le piège des mots, celui de la phrase, celui de l'organisation de la pensée, de la structure de la prose ou de la poésie et celui, bien sûr, des personnages qui finissent par devenir autonomes. Et puis, parce que pour être de son temps, il faut s'adapter aux modes sans en être les esclaves! Toutes les exigences de l'écriture nous modèlent et mettent un frein au vagabondage de la pensée, à son extravagance et aux nombreuses images qui nous assaillent. Mais cette contrainte est aussi source de richesse. Les chefs-d'œuvre classiques ne sont-ils pas sortis magnifiés par les lois de la prosodie ou par la règle des trois unités? La concision, une des vertus classiques, s'acquiert à force de travail et confère au texte rigueur et densité.

Une autre barrière extérieure vient s'ajouter dans mon cas. En tant que néo-qubécoise, je suis porteuse d'une autre culture, j'ai été témoin de guerres, de divisions géographiques, d'humiliations politiques, toutes choses qui ont modelé l'inconscient, le mode de vie, et forgé une écriture qui n'est pas nécessairement compatible avec les politiques éditoriales. La course à l'éditeur pour mon dernier recueil de poèmes a pris l'allure d'un marathon! J'avoue que je me sens parfois en porte-à-faux avec les littératures intimistes du Québec ou de la France et cela, même si je les apprécie. Mais je m'efforce de dompter mes propres démons et de brûler de moins de feux revendicateurs pour m'ajuster à la neutralité qu'exige la modernité.

Autant que toi, les refus d'éditeurs me rebutent par leur platitude voulue. Mais je trouve plus blessante la morgue de jeunes journalistes trop mal formés(ées) qui attaquent pour le plaisir d'attaquer. Heureusement, on n'est pas en France, où la critique acharnée va jusqu'à détruire un écrivain. Ainsi, en fut-il d'Albert Camus pris à partie par Jean-Paul Sartre et ses amis lors d'une longue polémique qui a coûté à Camus dix ans de mutisme! Et pourtant l'histoire a donné raison à ce dernier.

Tout aussi paralysantes sont les barrières intérieures ! La psychanalyse vient parfois éclairer les tunnels souterrains qui minent un être humain. D'autres obstacles appartiennent au domaine culturel : éducation, religion, tabous qu'on a de la peine à dépasser.

Il m'a fallu transgresser les interdits dus à mon éducation pour pouvoir écrire *L'Exil aux portes du paradis*. Le surmoi pudique reculait devant les descriptions crues qu'il me fallait aborder. Comment y suis-je parvenue ? Comment ai-je fait le saut pour passer outre au jugement des miens ? C'est une longue histoire. J'ai mis également treize ans avant de présenter ce livre à mes compatriotes. Je ne jugeais pas mon pays, l'Égypte, prêt à le lire. Mais en 2005, les mentalités ayant évolué en dépit du cadre rigide de l'Islam, il a été reçu honorablement.

Tous ces barrages contre nous-mêmes forment nos réalités et nos luttes quotidiennes. Nous en sommes affectés à différents titres. Seule l'œuvre, une fois achevée, vient nous conforter comme une re-naissance de soi.

Andrée